

JOUETS HUMAINS

Denise se promenait dans le quartier. Elle aimait flâner dans ce genre de venelles et regarder les vieilles boutiques. Elle s'arrêta devant une vitrine de jouets et y observa les poupées. Elle pourrait en offrir une à Fanny. La jeune femme n'avait jamais remarqué ce petit magasin et pourtant, combien de fois cette demoiselle était passée dans cette ruelle. bercée par la fascination qui montait, devant la devanture et les lettres du nom de la boutique, la jeune trentenaire se laissa tenter, attirée par la curiosité et une douce nostalgie de l'enfance.

Ses yeux ne se détachaient pas des deux poupées et de leur robe en tissu d'une époque vétuste, qui lui évoquèrent celle que lui avait donnée un jour sa mère. Oublieuse des bruits de la rue, Denise se décida à entrer. Elle poussa la porte.

D'un regard autour d'elle, la jeune femme admira les différents jouets et figurines, certaines étaient à taille d'adulte, d'autres toutes petites. Denise eut la sensation d'être transportée ailleurs. Quelqu'un l'observait. Une voix la fit sursauter et tourner la tête pour se retrouver nez à nez avec un bien étrange personnage, un homme tout en longueur à la peau pâle, vêtu d'habits totalement démodés. Denise songea que c'était sans doute l'effet recherché pour mettre les clients dans l'ambiance.

La jeune trentenaire, ni peureuse, ni superstitieuse, ne pouvait se départir de la sensation d'être observée.

— Bonjour Monsieur. Je ne fais que regarder. Vous avez de très belles poupées.

— C'est moi qui les réalise.

Émerveillée, l'enfant qu'elle n'était plus souhaita en avoir une et Fanny, sa fille, serait ravie de ce cadeau.

— L'une d'elles vous ferait-elle plaisir en particulier ?

— Je ne sais pas, elles ont toutes l'air très...

Réel.

Denise s'approcha de l'une d'elles, une figurine de taille humaine, qui représentait une adolescente. Quelque chose l'intriguait dans cette boutique, mais elle ne parvenait pas à savoir de quoi il s'agissait.

Un parfum floral imprégnait l'air, mais un autre arôme s'y cachait en dessous qui lui évoquait vaguement quelque chose de déplaisant.

Ses yeux se posèrent sur un ensemble de figurines d'enfants, des garçons, réunis tous sur un socle. La jeune femme se pencha vers eux et se crut bien victime d'une hallucination. De l'eau semblait embuer leurs prunelles de porcelaine.

— Navré, mademoiselle, mais ceux-là sont déjà commandés.

La demoiselle en question, un peu éberluée, força un sourire sur son visage pour cacher son émoi. Sans doute ce parfum lui montait à la tête et pourtant, elle se sentait parfaitement bien, malgré une légère angoisse incompréhensible qui pointait.

— Je vais réfléchir, Monsieur. Je reviendrai.

Jetant un dernier regard aux garçons sur leur socle, Denise sentit la tristesse l'envahir. Ils paraissaient si réels, et leurs yeux si expressifs.

Idiot ! Ce sont juste des figurines.

Se détachant du charme dans lequel elle tombait, la cliente, perplexe, se dépêcha de sortir après avoir dit au revoir au vendeur, et referma la porte. Denise tenta d'apaiser l'oppression qu'elle sentait dans sa poitrine. Sur le trottoir, la trentenaire émerveillée, réalisa d'un coup ce qui l'avait perturbée. La magie disparut

brutalement pour la ramener sur terre. Elle n'avait vu que des jouets représentant des humains, à tous les âges. Pas de cheval à bascule, pas de peluches de chiens ou de chat, tous ceux-là étaient aux abonnés absents dans cette boutique inédite.

Denise fixa les poupées dans la vitrine qui paraissaient elles aussi la dévisager, et éprouva un violent dégoût, se forçant, toutefois, à quitter ce petit magasin et à rentrer chez elle, sur la promesse de ne plus y mettre les pieds. L'image des petits garçons sur leur socle ne la quittait pas. Malgré sa répulsion grandissante, liée à ce que lui soufflait son inconscient, Denise restait sous le charme de cette petite boutique désuète et la fillette au fond d'elle aspirait toujours à avoir une des poupées que l'adulte avait vues. L'une d'elles avait attiré son attention, même si elle s'exhortait à l'oublier. Surtout que la jeune femme adorait ces échoppes surannées.

Vint l'heure de dîner. Fanny arriva, toute joyeuse, et vint l'aider à mettre la table.

Sa mère songea à l'emmener visiter la petite boutique et en oublia les désagréables sensations qui avaient perturbé sa visite.

— À quoi tu penses, maman ?

Denise le lui révéla et sourit en la voyant sauter de joie.

— Quand est-ce qu'on y va ?

— Demain ma chérie.

Sa maman regretta cette proposition mais cela ferait tant plaisir à sa fille.

Aussi, vers seize-heure trente, le lendemain, toutes deux se rendirent dans la petite ruelle. Le charme une fois de plus opéra. Fanny courut vers la vitrine.

— Maman, regarde, elles sont superbes !

La petite fille désigna l'une des deux, celle avec les cheveux roux, le petit chapeau au ruban vert foncé et la robe bleu clair, les yeux noirs.

— Je voudrais celle-là, maman !

— On va regarder d’abord à l’intérieur. Peut-être qu’une autre te plaira.

Denise poussa la porte et entendit une étrange sonnette.

Le vendeur surgit d’un coin sombre près du comptoir, ce qui la fit sursauter. Fanny se cacha derrière sa mère, à la plus grande surprise de celle-ci. Sa fille ne s’était jamais comportée ainsi. Confuse, Denise ne sut pas quoi dire et chercha une excuse appropriée. Tournant la tête, elle se rendit compte que les garçons sur leur socle n’étaient plus là. Un bruit incongru résonna, un sanglot. Fanny, toute peur disparue, se précipita vers une poupée, mais recula tout à coup.

— Qu’y a-t-il, ma chérie ?

— C’est une vraie petite fille, maman !

Le vendeur éclata d’un rire sinistre, qui envoya des frissons dans le ventre de Denise.

— Votre fille a beaucoup d’imagination.

Il ajouta, à la plus grande stupéfaction de la mère et de sa fille.

— Mais peut-être qu’une autre poupée, lui ferait plaisir ? L’une de celles qui sont dans la vitrine ?

Sans attendre de réponse, le vendeur se dirigea vers la poupée en question, s’en saisit et la ramena, pour la poser sur le comptoir. Revenant de sa surprise, Denise paya, la prit et la donna à Fanny.

— Et pour Madame, ce sera laquelle ?

Denise masqua son embarras.

— Vous savez, je suis un peu âgée pour jouer à la poupée.

— Vous avez le temps. Vous pouvez toujours revenir demain.

Fanny l’appela, la suppliant de donner une réponse. Elle regardait toujours la même poupée qui devait avoir la même taille qu’elle, assise sur son socle.

— Regarde, maman, ses cheveux ont l'air vrais. Touche-les.

— Viens ma chérie. Il est temps de rentrer.

Sa mère se dépêcha de sortir avec Fanny, certaine en son for intérieur, que sa fille ne se trompait pas.

La fillette oublia son inquiétude au sujet de la « poupée aux cheveux vrais » en jouant avec sa nouvelle acquisition, ce dont ne pouvait pas se réjouir sa mère pour elle-même. Denise n'oubliait pas les garçons sur leur socle et l'impression ressentie d'avoir des enfants réels en face d'elle. Et toujours cette sensation qu'on la regardait qui l'avait suivie dans la boutique. Tout comme cette officine elle-même qui l'attirait inexorablement.

Denise se tritura les mains, folle d'envie d'y retourner à l'instant. Une idée absurde se forma. Et si elle achetait la « poupée aux cheveux vrais » ? Que lui arrivait-il ? Elle avait passé l'âge de perdre son temps à traîner dans des boutiques de poupées. Des jouets qui semblaient bien vivants. Denise frissonna. Sa fille et sa poupée délaissée, la mère lut un bon livre, rien de tel pour se vider la tête. Elle prit un de ses préférés, puis s'installa dans le fauteuil pour le dévorer. Au bout de quelques pages, pourtant, Denise referma le livre. Rien n'y faisait, elle ne parvenait pas à se concentrer.

— Maman ! Maman !

L'interpelée tourna la tête.

— Sophie m'a dit qu'Elsa allait s'en aller et elle est très triste de ne pas lui avoir dit au revoir.

— Qui sont Sophie et Elsa, Trésor ?

Fanny alla prendre sa poupée,

— C'est Sophie. Elsa c'est la fille aux cheveux blonds qu'on a vue dans la boutique. Il faut qu'on aille la chercher.

— Tu en as déjà une, ma chérie.

— Ce n'est pas une poupée, Maman, c'est un bébé.

Fanny repartit, laissant sa mère passablement éberluée et interrogative sur ce qu'elle devait faire. De toute façon, le petit magasin serait fermé. La jeune femme verrait cela demain. Denise décida de se replonger dans son livre jusqu'au dîner. Elle prépara le repas, la tête ailleurs, l'attention sans cesse préoccupée par Fanny, en grande conversation avec la poupée.

— Ne t'inquiète pas, Sophie, nous trouverons, Elsa.

Denise devait en avoir le cœur net et demanda à sa fille de lui prêter la poupée. La mère se rendit compte que le visage était bien constitué d'une peau réelle faite de chair. Horrifiée, elle la lâcha. Le jouet tomba et émit des cris de douleur.

Denise se boucha les oreilles. Ce devait être une sorte de copie. Ce ne pouvait pas être un vrai bébé. Il fallait qu'elle retournât à la boutique. Les yeux bougèrent et l'un d'eux cligna. La jeune femme, bouleversée, plaqua une main sur sa bouche. Elle n'aurait jamais dû mettre les pieds dans cette officine. Quelle horreur ! Elle en tremblait d'effroi.

Comment un tel phénomène pouvait-il se produire ? Trop de questions aux réponses impossibles tournèrent dans sa tête à la rendre folle. Que pouvait-elle faire ? Que pouvait-elle faire. ? Une pensée terrifiante la frappa, Fanny était en danger. Impossible de dormir, il lui était nécessaire de retourner à la boutique. Une idée, elle allait confier Fanny à ses grands-parents. Denise appela sa mère et lui dit que sa petite-fille passerait quelques jours chez elle.

Elle laissa la fillette manger et essaya de supporter avec le plus de patience de la voir jouer avec cette « poupée » qui n'en était pas une.

— Maman, Sophie est en train de pleurer.

L'interpellée s'aperçut, en effet, que des larmes roulaient sur les joues de leur nouvelle invitée. La mère se mordit les lèvres pour ne pas craquer. Cette histoire finirait par la rendre cinglée et il lui parut crucial d'en trouver le fin mot de l'histoire.

— Tu peux l'emmener avec toi, ma chérie.

— Et Elsa, maman ?

— Je vais la sauver, trésor.

Toute joyeuse, la fillette lui sauta au cou.

— Oh, oui ! Comme ça, Sophie ne sera plus triste !

— Absolument.

Denise arriva devant la maison de ses parents. Sa mère ne quitta pas des yeux la poupée que tenait Fanny dans ses mains. À un moment, elle emmena sa fille dans la cuisine.

— Où as-tu trouvé cette poupée ?

— Dans une petite boutique, que j'ai découverte. Denise lui raconta tout.

Sa mère resta silencieuse, mais sa fille sentit la peur qui montait.

— J'ai déjà vu cette poupée.

La femme n'ajouta rien d'autre.

— Maman, toutes ces anciennes poupées se ressemblent plus ou moins. Elle doit te faire penser à celle que tu avais lorsque tu étais enfant.

— Non, ma chérie, ce n'est pas ça.

Sa fille ne put tirer d'elle aucun autre mot. Denise prit congé et sentit le regard de sa mère dans son dos et sa main qui prit la sienne.

— Fais bien attention, ma chérie.

Denise se sentit tout à coup inquiète elle aussi. Une grande tristesse apparut dans les yeux de sa mère.

La jeune femme alla de nouveau à la petite boutique de jouets et se gara près de la fameuse ruelle. Le froid de la nuit s'engouffra dans la voiture. La légère lumière que diffusaient des lampadaires antiques la rassura, même si Denise n'en menait pas large. Les lieux crépusculaires et désertés lui glacèrent le sang. Elle marcha sur les dalles et songea qu'il aurait été plus raisonnable de rester chez elle, mais ce que lui susurrait son inconscient, depuis qu'elle avait quitté la maison, la tiendrait éveillée jusqu'à demain. De la lumière derrière la vitrine et des voix. Denise avait oublié son téléphone portable, alors qu'elle le gardait d'habitude constamment à portée de ses yeux. Nerveuse, la jeune femme malaxa ses doigts les uns contre les autres, et chercha à se rassurer.

Allons, qu'est-ce que cela lui coûterait de poser quelques questions ? Prenant son courage à deux mains, la jeune femme s'avança vers la vitrine éclairée et entra. La sonnette familière au son lugubre lui hérissa les poils de la nuque.

— Tiens, mais voici une de mes clientes préférées. Où est votre charmante petite fille ? Vous venez acheter la poupée de vos rêves ?

Cette série de phrases enjouées la rendit encore plus nerveuse. La visiteuse s'aperçut avec un temps de retard, que deux autres personnes étaient là.

— Alors, mademoiselle, que puis-je faire pour vous ?

Denise prit une grande inspiration.

— Je souhaiterais cette poupée, Monsieur.

La « Demoiselle » se dirigea vers « la poupée aux cheveux vrais » qui avait bouleversée sa fille.

Les traits du visage du vendeur s'assombrirent et parurent se déformer, pourtant sa voix garda un ton détaché lorsqu'il répondit :

— Je regrette, mais elle est déjà commandée...

Il désigna les deux personnes présentes

— Par cette dame et ce monsieur, pour un de leurs amis.

Les deux désignés en question se retournèrent et s'approchèrent. Denise réfléchit, rapidement. L'un des d'eux s'exclama :

— Quelle merveilleuse petite fille !

Sidérée, la jeune femme crut avoir mal entendu.

— Elle sera parfaite, nous allons l'emmener.

Ne se reconnaissant plus, Denise s'interposa et objecta :

— Non, je ne vous laisserai pas la prendre.

La dame émit un étrange bruit de gorge repoussant.

— Cette jeune femme ferait une très belle poupée aussi. Après tout, notre nouvelle petite chérie aurait besoin d'une maman, elle aussi.

De quoi parlaient ces deux timbrés ? Denise réalisa qu'elle avait vu juste. La jeune femme agrippa la « poupée » et s'enfuit. Ses pas résonnaient sur les dalles. Étaient-ils à ses trousses ?

Elle rejoignit la rue principale et courut sur le trottoir. Une ruelle sombre attira son attention et elle s'y engouffra. Blottie dans l'obscurité, la jeune femme attendit anxieusement. Son cœur battit à lui faire mal. Ce quartier où Denise s'était si souvent promenée lui devint tout à coup étranger. Sans prévenir, des mains l'agrippèrent et elle se débattit pour leur échapper. Un parfum entêtant agressa ses narines et sa gorge, provocateur d'une terrible migraine, jusqu'à ce qu'elle tombe dans le néant.

Denise était une poupée. Une silhouette immense la contemplait. Une main inconnue l'agrippa. Des doigts sur son visage le triturèrent. La jeune femme ne pouvait plus bouger. Son corps ne lui obéissait plus. Une sorte de substance l'enveloppait. Un miroir, devant elle, lui projeta son reflet. Elle portait une longue robe à carreaux vert et rouge et une collerette blanche, ainsi qu'un petit chapeau avec un ruban violet. L'individu titanesque dont elle ne voyait pas le visage continua de la manipuler. Denise aurait souhaité pouvoir fermer les yeux, l'espoir au cœur qu'il ne la lancerait pas contre un mur. À son plus grand soulagement, l'individu colossal se contenta de la poser par terre sur une moquette.

Dans quel cauchemar épouvantable et absurde suis-je tombée ? Comment me sortir de là si je ne peux plus bouger ?

Prise de vertige, la jeune femme se sentit minuscule et une peur atroce d'être écrasée la pétrifia.

— Maman, Maman !

Une voix de fillette. Elle vit des jambes immenses devant elle et une main qui empoignait une petite silhouette : une enfant. Elle l'implora de les laisser. L'être gigantesque s'approcha d'elle et posa la fillette près d'elle. Denise la reconnut : la poupée aux cheveux vrais, Elsa. Fanny ne s'était pas trompée. L'horreur de la réalité la frappa et un hurlement silencieux sortit de sa gorge. Quelqu'un s'installa devant elle et prit la petite fille, pour la déposer contre sa poitrine.

Il prit les bras de Denise et les entoura autour de la fillette.

— Arrêtez ! Arrêtez ! Nous ne sommes pas vos jouets !

Il ne l'entendit pas. Après s'être amusé avec elle, il les délaissa et le son de ses pieds sur le sol lui arracha les tympans. La jeune femme ne pouvait que subir et le

temps passa. La nuit arriva. Une silhouette énorme apparut dans son champ de vision et prit la fillette.

— Non, non, laissez-là !

et disparut. Impuissante, Denise remâcha sa frustration. Le silence et l'obscurité l'oppressèrent. Terrifiée, elle sentit que quelqu'un bougeait et s'approchait d'elle. Deux personnes l'agrippèrent et quittèrent la pièce. Des voix familières. Elle entrevit un visage et crut rêver en devinant celui de sa mère. C'était impossible. Une voix d'homme résonna à son oreille :

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. Tu n'as plus rien à craindre.

La voix de son père. Sa fille en aurait pleuré. Les mêmes mots qu'ils prononçaient, lorsqu'enfant, elle avait eu peur.

— Nous allons te tirer de là.

Leur fille se sentit exténuée et s'abandonna à leurs soins.

La jeune femme resta deux jours dans de l'eau chaude avant de sentir que ses membres pouvaient de nouveau fonctionner. Tremblante, la trentenaire de nouveau libre de ses mouvements hésita à sortir de la baignoire. Ses mains sur le rebord, la jeune femme se sentit emplies d'une violente émotion. Quelle joie de pouvoir de nouveau se mouvoir ! Elle s'entoura d'une serviette et se sécha puis enfila les vêtements mis à sa disposition.

Des bruits de course et un cri réchauffèrent son cœur :

— Maman !

Fanny se jeta dans ses bras. Sa mère la serra contre elle. Sa fille était en danger. Pourtant quel bonheur de la retrouver saine et sauve ! Denise sentit un regard sur elle et leva la tête pour croiser celui de sa mère. Fanny hocha la tête, lorsqu'elle lui dit :

— Je dois parler avec Mamie, d'accord, ma chérie ?

La petite hocha la tête. Denise suivit sa mère.

— Tu n'aurais jamais dû mettre les pieds dans cette boutique.

Les deux femmes s'installèrent dans le salon.

— Qu'est-ce que tu sais d'elle ?

— C'est une vieille histoire, ma chérie, et j'aurai préféré que tu ne la connaisses jamais. Tu ne dois plus te souvenir d'elle, je suppose. Tu étais encore toute petite lorsque Mélanie a disparu. C'était nécessaire.

Denise se leva et vint auprès de sa mère.

— Maman, de qui est-ce que tu parles ? Qui est Mélanie ?

— Ta sœur aînée.

— Maman, je n'ai jamais eu de sœur.

— Si, ma chérie.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qui sont ces gens ? Tu dois tout me dire. Ce vendeur de jouets, qui est-ce ? Et toutes ces figurines, ces poupées dans sa boutique ?

— Des gens, des hommes, des femmes ou, des enfants qu'ils ont faits enlever par des ravisseurs qui les leur remettent.

— Pour qu'ils en fassent des jouets ? C'est absurde ! Qui ferait ça ?

— N'importe qui ma chérie, si cela lui permet de garder ce qu'il a de plus précieux.

Denise ouvrit la bouche, mais seul un filet de respiration en sortit. Elle se leva et recula, hébétée, assommée, prostrée et horrifiée.

— Mon ange, nous l'avons fait pour te protéger. Sinon, ils t'auraient prise, toi aussi.

La jeune femme comprit pourquoi il leur avait été facile de trouver le chemin et de venir la sauver. Ils savaient tout. Cela aurait dû la réjouir, mais il ne s'agissait pas uniquement de sa propre personne, Fanny risquait de devenir une de ces poupées, et il y avait eu Mélanie. Il lui fallait la retrouver. Denise sortit de la pièce chercher Fanny.

Où était-elle ? Sa mère s'aperçut qu'elle n'entendait que le silence. Où était son père ? Un doute atroce s'empara de son esprit et elle courut en hurlant son prénom. Le bruit d'un moteur. La jeune femme aperçut la voiture de son père qui démarrait et toutes les pièces du puzzle s'emboîtèrent ensemble. Denise fila à sa voiture et démarra à toute berzingue. Sa vie contre celle de sa fille. Non, elle ne laisserait pas cette horreur se produire. Il lui fut difficile de ne pas les perdre de vue.

Denise serra les dents et tenta de ne pas se laisser submerger par le désespoir. Comment ses parents pouvaient-il lui faire subir cette ignominie ? Où se rendait son père ? Trop de questions envahissaient son esprit sans réponse possible, alors qu'elle chavirait dans cet absurde cauchemar. La jeune femme, déterminée, ne s'arrêterait pas, même si elle n'avait pas la moindre idée de là où ils allaient. Bientôt, ils s'éloignèrent définitivement de la ville et ne restèrent que quelques maisons qui apparaissaient çà et là. La nuit commença bientôt à tomber, lui rappelant que c'était l'hiver. La jeune femme frissonna, n'ayant pas emporté de manteau.

Son cœur se glaça, alors qu'elle aperçut une étrange bâtisse, un ancien château et se demanda ce que son père allait y faire. La trentenaire n'avait jamais cru aux fantômes, et pourtant en observant cette immense demeure, un frisson de terreur courut sur son échine et elle n'aurait pas été contre le fait de rebrousser chemin. Son ventre se noua, alors que son esprit lui souffla qu'elle affronterait bien pire que des revenants.

Les mains tremblantes sur le volant, Denise prit une grande inspiration, et s'enjoignit de sortir de l'habitacle. Moteur éteint et clé récupérée, la jeune femme ouvrit la portière et sortit. Personne ne venait ici, la renseignèrent le lierre grimpant alentour et les hautes herbes dans lesquels elle faillit s'empêtrer et tomber plusieurs fois. À l'aisance avec laquelle se déplaçait son père, sa fille comprit que, familier des lieux, il était déjà venu bien des fois. Une bouffée de colère mêlée de frustration lui tordit l'estomac. Comment avaient-ils pu se jouer d'elle ainsi. ?

Le froid la fit revenir à une préoccupation plus urgente et elle se retint d'éternuer. Le regard levé, elle contempla l'immense bâtisse et ne se sentit plus si certaine de vouloir avancer. Un cri de petite fille déchira ses oreilles.

— Maman, au secours !

— Fanny, Fanny, où es-tu ? J'arrive ma chérie !

Oublieuse de tout le reste, sa mère se précipita pour la tirer des mains de son grand-père. Il frappa trois coups à la porte et celle-ci s'ouvrit sur une silhouette que Denise ne put distinguer. Elle se précipita à sa suite. La porte resta ouverte et Denise en profita pour s'immiscer à l'intérieur. L'obscurité l'accueillit, la forçant à la prudence. Devant elle, au loin, vint une lumière. Ses yeux, petit à petit, s'habituaient aux ténèbres et elle avança. Une forme rectangulaire qui devait être une porte. Son courage pris à deux mains, Denise marcha, dans la crainte constante que le sol s'effrite sous ses pas ou d'un bruit suspect.

Ses yeux distinguèrent d'étranges formes et elle sentit les leurs qui la regardèrent. Vigilante, la jeune femme ne cessait pas d'ouvrir la bouche, ahurie. Des milliers de ces poupées s'amoncelaient dans cette pièce., des hommes, des enfants et des femmes, à l'état de figurines, d'automates comme elle l'avait été, avant que ses parents ne viennent la sauver. Nul besoin de les toucher pour savoir qu'ils

étaient faits de chair et de sang. Des sons, des grincements et d'étranges bruits, que ses oreilles n'identifièrent pas, résonnèrent. Ils provenaient d'au-dessus.

La courageuse mère, prête à tout pour délivrer sa fille, s'approcha d'un escalier aux marches usées, et monta, à l'aide de la rampe branlante. Un frôlement soyeux contre la peau d'une de ses mains, la fit se hérissier. Denise, déterminée à ne pas faillir, reprit son ascension et commença à gravir l'escalier pour arriver devant une porte, certainement fermée. Et pourtant, elle s'ouvrit, malgré la poignée rouillée.

La jeune femme toussa, agressée par une vague de poussière. Le périple se poursuivit à travers un immense couloir, qui aboutit devant un autre escalier. La solitude des lieux se fit de plus en plus oppressante, au fur et à mesure que Denise continuait son trajet. Pas âme qui vit dans les parages. Une sourde angoisse latente dans ses entrailles, se faufilait jusqu'à son cerveau pour y faire naître des images terrifiantes.

Ses sens enregistrèrent tout à coup des choses inidentifiables. Une autre porte, Denise la poussa et resta sur le seuil, statufiée, se sentit devenir toute petite dans cette immense pièce. À sa gauche trônaient deux monumentales bonbonnes. Des silhouettes, dont plusieurs femmes automates qui cousaient robes, chapeaux, dentelles, pantalons, vestes et chemises. L'investigatrice s'approcha de l'une d'elles, qui ne réagit pas. De sa main, elle toucha son épaule, puis sa joue et la retira, sidérée. Des grincements attirèrent son attention, et Denise vit plusieurs hommes debout près d'une gigantesque planche roulante. Des automates humains créaient des poupées et des jouets humains.

Denise regarda tout cela avec hébétude. Un bruit résonna, un enfant venait de tomber. Un des automates le ramassa et lui fit avaler un étrange liquide contenu dans un flacon, qui le rendit complètement amorphe. Une odeur inconnue et

écœurante arriva jusqu'aux narines de Denise et elle plaqua sa main sur sa bouche. N'écoulant que son courage, la jeune femme se précipita pour retirer le malheureux et l'agrippa pour le prendre hors des mains de l'automate. Un bruit insupportable faillit la rendre folle et elle s'effondra au sol. Deux automates arrivèrent et l'écartèrent pour reprendre l'enfant.

Denise se battit pieds et poings pour les en empêcher. La jeune femme s'éloigna au plus vite et courut. Des soldats de plomb grande nature arrivèrent et l'encerclèrent. La mère n'avait pas le choix, mais refusa de leur céder le garçon comateux qu'elle tenait dans ses bras. Ils la frappèrent de leurs épées. Elle n'eut pas d'autres possibilités que de laisser le petit malheureux. L'un d'eux fit tomber une machette par inadvertance et Denise saisit l'occasion pour la prendre. Elle parvint, grâce à une immense chance à leur échapper.

Denise courut à perdre haleine. Où pouvait-être Fanny ? La voix de la fillette éclata dans un cri de détresse.

— Maman !! Maman !

Denise tenta d'en découvrir la provenance, mais sa voix résonna telle une balle bondissante sur les murs. Poussée par l'espérance, la mère angoissée se précipita vers une porte et grimpa ensuite un escalier. Son cœur saignait à l'idée de ce qu'elle allait trouver.

Elle poussa une autre porte, et resta pétrifiée, Son souffle commença à lui manquer et elle dut se plier en deux pour retrouver sa respiration. Qui gérait tout cela ? Son cerveau devint littéralement vide, comme si quelqu'un venait de tout y effacer, lorsque ses yeux s'habituaient à la pénombre. Des milliers, de figurines et de poupées de chair, immobiles, figées pour l'éternité, dans la crainte qu'un individu ne les saisisse et les manipule à sa guise. Denise fut prise de tremblements

incontrôlables et ses jambes faillirent la lâcher. Elle se rendit compte que des larmes roulaient sur ses joues. Dans la pénombre, elle distingua leurs visages.

— Combien êtes-vous ? Combien de gens ont-ils... ?

Elle sanglota.

Un bourdonnement diffus vint à ses oreilles, derrière le mur sur sa gauche. Denise aperçut une porte et traversa la pièce, pour aller l'ouvrir, traverser un couloir, ouvrir une autre porte et s'arrêter devant ce qui devait être un broyeur. Horrifiée, elle sentit une nausée monter et lutta contre l'envie de vomir. Des morceaux de chair et du sang parsemaient le sol. Quelques pas en avant, la jeune femme découvrit un objet familier et le ramassa pour le contempler. Sa respiration faillit s'arrêter, alors qu'elle comprit qu'il avait appartenu à sa sœur, morte dans ce broyeur. Dépassée, Denise ne sut comment réagir. Une colère sourde contre ses parents brûla dans ses entrailles. L'angoisse de la mère qu'elle était vint s'y immiscer.

— Fanny ! Fanny ! où es-tu ?

— Maman ! Maman !

Qu'allait-elle donc trouver ? Au-delà de toute espérance, la mère poursuivait avec bravade son chemin pour sauver sa fille. Qu'elle ne devienne pas comme ce pauvre garçon qu'elle aurait pu ramener ! La jeune femme se précipita vers une autre porte et haletante, à bout de souffle, la tête qui tournait, des odeurs de moisi et de la poussière dans la gorge, elle ouvrit cette énième porte et la vit dans une petite cage, où la fillette ne pouvait pas bouger et à peine respirer.

D'autres enfants autour s'agitèrent et des mains avides et désespérées se tendirent, accompagnées d'insupportables supplications. Des cages entassées les unes sur les autres presque jusqu'au plafond, d'où émanaient des cris et des gémissements. Certains pleuraient et appelaient leur mère. Au milieu, Fanny se

tortilla dans sa cage sur le sol, frissonnante. Une lueur s'alluma dans ses yeux et elle tendit une main sale et affaiblie. Depuis combien de temps criait-elle ? Denise agenouillée à sa hauteur aurait souhaité détruire les barreaux de cette petite prison. Les hurlements et pleurs sans fin déchiraient son cœur. Des yeux la fixaient, éperdus et implorants. Des odeurs d'urine, d'excrément et de sang envahissaient ses narines. Depuis combien de temps ces pauvres enfants se trouvaient-ils là ?

La machette du soldat ramassée. La jeune femme la brandit et envoya plusieurs coups et finit par détruire les barreaux. La mère empoigna sa fille frissonnante, affaiblie et la serra dans ses bras.

— Ça va aller, ma chérie, on va s'en sortir.

La fillette ne réagit pas, sans doute bien trop épuisée.

Des sanglots derrière, dans son dos, la firent se retourner. Son regard croisa celui de tous ces enfants, dont certains gisaient dans un état pitoyable. Le cœur serré, impuissante, la jeune femme les dévisagea à travers les barreaux.

— Je revendrai vous sortir de là.

Elle s'éloigna, poursuivie par leurs appels et leurs gémissements,

Denise, sans savoir comment, réussit à refaire tout le chemin en sens inverse et finalement arriva à la porte, qui la conduisit au dehors, soulagée qu'aucun soldat de plomb ne les ait arrêtées. La jeune femme se dépêcha de retourner vers sa voiture et faillit hurler de joie, lorsqu'elle la vit toujours au même endroit. Denise installa sa fille dans la voiture. Que faire ? Elle ne pouvait partir et laisser ainsi ces pauvres enfants. Et les adultes, les femmes et les hommes, où étaient-ils ? Elle verrait plus tard, le plus important était d'emmener Fanny loin de cette horreur.

Denise sentit la fatigue s'abattre sur elle. Il lui fallait dormir ou elle tomberait d'épuisement. Elle s'arrêta n'importe où et sortit de la voiture pour s'installer sur la

banquette arrière, sa fille sur ses genoux, et s'endormit. Un bruit la réveilla et elle aperçut un homme, un policier, qui tapait contre la vitre. Elle lui expliqua la situation, puis l'accompagna au commissariat.

— Votre fille va être emmenée à l'hôpital où elle sera examinée.

Denise lui parla des autres enfants dans les cages. Il masqua mal sa stupeur.

Un silence, et il demanda :

— Combien y en avait-il ?

— Au moins une centaine.

— Nous allons regarder la liste des disparitions d'enfants récentes

— Je n'ai pas vu les adultes et je ne sais pas qui se cache derrière tout ça.

Ils ne dirent plus rien, chacun perdu dans ses pensées. Denise conduisit une équipe de policiers jusqu'au château. Ceux qui se rendirent à la boutique de jouets parurent tout bonnement s'être volatilisés, ne donnant plus aucune nouvelle. Les adultes furent retrouvés, mais il fallut du temps pour tous les sortir, eux et les enfants, de là. Fanny resta deux jours à l'hôpital.

La jeune femme découvrit une autre porte qu'elle n'avait pas encore remarquée. Elle l'ouvrit et dut lever ses yeux, mais le plafond échappait à la portée de son regard. Qui vivait dans cette gigantesque pièce ? Terrorisée, Denise recula, frissonnante. Elle porta la main à sa bouche et se mordilla les ongles, étourdie de terreur. Elle devinait, bien malgré elle, qui étaient les résidents. Eux, eux, ceux qui se servaient des humains comme jouets.

Les policiers arrivèrent. L'un d'eux s'approcha.

— Restez derrière nous.

Un bruit inédit attira leur attention. Une odeur indéfinissable et ce qu'ils voyaient, accompagnés de l'impression d'être des lilliputiens, les remplissaient

d'épouvante. Fascinés ils ne bougeaient pas. Alors l'un d'eux s'avança. Levant, la tête, Denise crut défaillir. Des hurlements mêlés aux siens faillirent la rendre sourde. Aucun d'eux n'eut le temps de fuir. Une main titanesque les attrapa tous et les souleva. Denise fut soulagée que sa fille soit loin de là.

— Qu'est-ce que c'est, Maman ?

La géante se retourna pour répondre.

— Regarde ma chérie, je t'ai trouvé de nouveaux jouets.

La nouvelle venue tapa joyeusement dans ses mains.

— Ceux-là ont l'air mieux que les autres, ils peuvent bouger tout seul.

Denise déglutit. Elle ne voyait aucune malveillance et aucune cruauté dans leurs yeux et leur visage, non, ils les considéraient comme des poupées ou des figurines, parce que c'était ce qu'ils étaient à leurs yeux.

— Je pourrai les mettre avec les autres ?

— Oui, ma chérie.

La géante tendit un des policiers, qui se débattait et hurlait de terreur, à sa fille. Celle-ci le prit et manipula dans tous les sens. Elle le serra entre ses doigts à le broyer. Le policier glapissait de douleur. La fillette ne paraissait pas s'en soucier.

— Fais attention de ne pas le casser, ma chérie.

Un des autres policiers tenta de s'échapper. La géante le regarda avec agacement et l'empoigna de son autre main. Elle le posa par terre et l'écrasa sous son pied. Denise ferma les yeux. La fillette prit un des autres policiers de la main de sa mère et l'allongea à terre. Elle prit un couteau et lui ouvrit le ventre. Les hurlements insupportables résonnèrent jusqu'au plafond.

La jeune femme les implora d'arrêter.

— Qu'est-ce qu'elle fait, Maman ?

— Rien, mon ange, c'est un mécanisme. Ne fais pas attention. Sa bouche s'ouvre et se referme toute seule.

— Mais elle parle, Maman.

La géante éclata de rire et terrifia Denise, qui se recroquevilla.

— Voyons ma chérie. Les humains ne parlent pas.

L'enfant reprit son activité. La fillette enfonça le couteau dans les intestins du policier, pour en extraire un morceau. Elle le sortit en entier et le déposa sur le sol à côté d'elle.

Elle fit de même avec tous les autres organes. Denise prise de nausée se retint de vomir. La géante adulte posa les autres policiers auprès de sa fille.

— Amuse-toi bien, ma chérie.

Sa fille lui fit son plus beau sourire. Alors qu'elle allait lui offrir Denise, celle-ci en profita pour sauter et s'échapper au pas de course. La fillette se précipita vers elle, du même coup, ne manqua pas de piétiner et d'envoyer un policier se cogner brutalement contre un mur.

La fillette s'arrêta.

— Maman, tu crois qu'ils peuvent avoir mal ?

— Non, voyons. Ils ne sont pas comme nous. Ils ne ressentent pas la souffrance. Qu'est-ce que tu peux avoir comme imagination !

La fillette baissa les yeux sur le sang, qui se répandait des organes qu'elle avait enlevés, et haussa les épaules. Satisfaite, elle retourna à ses jeux.

Denise se dépêcha de quitter cette demeure horrible, traumatisée par ce qui venait de se produire. Elle ne fut jamais aussi heureuse de se retrouver à l'air libre et rejoignit sa voiture.

— Bonsoir, je vous attendais.

Lui, le vendeur. Que faisait-il là. ?

— Comment pouvez-vous... ?

La jeune femme sut pourquoi il lui faisait si peur. Il n'était pas un être ordinaire, pas de leur monde. Denise courut jusqu'à sa voiture

— Vous n'irez pas plus loin, vous savez.

La jeune femme ne l'écouta pas, ouvrit la portière, s'installa au volant et comprit ce qu'il voulait dire. Son corps devint rigide, englué par une matière visqueuse à l'odeur familière et écœurante, dont elle avait déjà été victime. Elle resta figée, telle une statue. Le vendeur, en toute tranquillité, ouvrit la portière et la sortit de la voiture pour la traîner jusqu'à la porte. Des larmes de rage et de frustration coulèrent sur les joues de sa victime.

L'enfant regarda avec émerveillement les deux poupées que venaient de lui offrir ses parents. Les deux adultes regardèrent leur fille avec joie, attendris par l'expression d'extase sur son visage. Elle se précipita dans les bras de chacun d'eux.

— Merci, merci beaucoup !

Sa mère précisa :

— La maman s'appelle Denise et la fille Fanny, d'après ce que nous en a dit le vendeur.